

Jean-François Sonnay

Le Pont

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DE L'ASSOCIATION VAUDOISE DES ÉCRIVAINS,
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES
ET DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« LE PONT »,
DEUX CENT TRENTE-SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION D'HUGUETTE PFANDER,
DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFFE,
DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : « VIEW OF THE BRIDGE »,
BUILT 1933-37 BY GOLDEN GATE BRIDGE, SAN FRANCISCO, USA
© SYLVIE ALLOUCHE / THE BRIDGEMAN ART LIBRARY
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-236-2
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2009 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À la mémoire de Ludmilla Thévenaz

ILDEFONSE

SUR le chenal entre le grand et le petit lac, on a construit un pont. Un pont en fer. Pour dire la vérité, il est de moins en moins en fer et de plus en plus en bois, parce que cela fait des années que le gouvernement n'a pas fourni un seul bidon de minium pour le repeindre et qu'on a dû remplacer les tôles les plus rouillées de peur qu'un enfant ne passe au travers. On trouvera toujours du bois pour rafistoler le tablier mais, le jour où une poutrelle de l'armature lâchera, on n'aura pas de madrier assez long pour réparer. Des arbres de cinquante mètres et plus, il y en a au pied du volcan ; seulement, pour aller les chercher et les façonner, il faudrait des bûcherons, des charpentiers, des camions, et le gouvernement n'a pas d'argent. Quel gouvernement d'ailleurs ? Vu que le pont sert de frontière et qu'on n'a jamais très bien su à qui il appartenait. Une belle pagaille en perspective : on s'est déjà tiré dessus pour moins que ça. Tant pis. Les ponts meurent

aussi. Si celui-là tombe à l'eau, on se remettra aux pirogues. En attendant, on bouche les trous comme on peut et ça produit un fameux roulement de tambour quand passe une voiture.

Il paraît qu'il a été construit par des Belges ou des Allemands – on ne se rappelle plus quelle langue au juste parlaient les ingénieurs – du temps où une ligne de chemin de fer était prévue par là. Personne dans la région n'a jamais vu d'autres rails que les rigoles de fonte sur le pont, où se sont tordues maintes roues de vélo, mais tout le monde prétend que l'ouvrage était à l'origine destiné au train du café, le *Café Bananes Express*, qui est aussi célèbre autour du lac que le panache blanc du volcan, quand les ancêtres se réunissent pour fumer la pipe. Ici, on ne dit pas « quand les poules auront des dents », on dit « quand le *Café Bananes Express* passera le pont ». L'expression amuse les enfants, qui ne savent pas du tout à quoi ressemble un train. Ils doivent imaginer que c'est la cantine à Momo qui un beau jour va traverser le lac à cheval sur ce pont, avec tout son fournement de tables, de bouteilles, de caisses en plastique et de soiffards en équilibre dangereux, parce que sur la cantine à Momo il est écrit *CAFÉ BANANES EXPRESS – BUFFET – BIÈRE FRAÎCHE*. Chaque année avant Noël, Momo fait repeindre à neuf son enseigne.

On ne voit d'ailleurs pas ce qu'un train pourrait changer au trafic. Tout passe déjà sur ce pont. Hommes, bêtes, marchandises. Des camions, des chèvres, des mamans, des caisses de bouteilles, des réfugiés, des ballots de cotonnades, des sacs de ciment, des fruits, du poisson, des porteurs en nage,

des étrangers climatisés et même, dit-on, cachés sous les sièges et dans les pneus des 4x4, des pistolets, des balles dum-dum et des dollars. Si on éprouvait des sentiments pour les choses construites par les Blancs, on pourrait dire qu'on l'aime plutôt bien, ce pont. De l'avis général, tant que quelqu'un ou quelque chose passera le pont, le pire ne sera pas encore arrivé, et chaque matin, quand les militaires hissent le drapeau avant d'enlever le cadenas de la barrière, les gens poussent un soupir de soulagement.

Sur la rive orientale, un monument en forme de pyramide rappelait autrefois que c'est là que le D^r Peter, de l'Académie royale de Prusse, avait définitivement résolu l'énigme des sources du Nil, en constatant que l'eau du lac se déversait au sud et alimentait donc le bassin du Congo. C'est ce qu'un voyageur a raconté une fois, mais ceux qui ont étudié l'histoire disent qu'il s'est trompé, que c'est le capitaine Speke, un Anglais, qui a résolu l'énigme le premier et ce au bord d'un autre lac. En tout cas, bien malin qui pourrait voir l'eau couler sous ce pont, dans un sens ou dans l'autre. Le déversoir du lac se situe à plusieurs kilomètres de là, dans un environnement sauvage où, de mémoire d'homme, il n'y a jamais eu de monument allemand. On voit toujours une espèce de pyramide en pierre, près du poste de douane, mais il n'y a plus d'inscription dessus. Il semble que les Anglais aient été les premiers à l'effacer à coups de pique pour fêter leur victoire sur le Kaiser. Nul ne se souvient s'ils avaient gravé autre chose à la place. Plus tard, un bourgmestre du port voisin a eu l'idée de substituer

le nom des libérateurs à celui des colons. Il n'avait probablement pas pensé qu'il faudrait graver un nouveau nom chaque fois qu'on changerait de président. Finalement, on a renoncé à donner des coups de pique. Maintenant, les étrangers lui trouvent un petit air égyptien, à cette pyramide. Pour les enfants du port, c'est juste une place de jeu.

Au moment de l'Indépendance, le pont est devenu poste-frontière et on l'a classé monument stratégique. Des experts du génie militaire suisse en ont miné les piles et les soldats ont construit des guérites en ciment aux deux bouts. Depuis lors, des barrières marquent l'entrée ou la sortie, comme on voudra, de chaque pays. Il est rigoureusement interdit de photographier le pont et même de s'y arrêter pour regarder si l'eau coule par en dessous, car nul sur cette terre n'a le droit de stationner dans un endroit qui n'appartient à personne, entre deux drapeaux, sur des eaux qui ne sont ni lac ni rivière. De toute façon, rares sont ceux qui s'intéressent encore aux sources des fleuves. Les soldats défriquent régulièrement les abords du pont. Il paraît qu'on y trouve les meilleures fraises sauvages de la région, mais les filles s'esquivent quand un soldat leur promet des fraises en échange d'un baiser. Et gare aux maraudeurs ! Hors de la route, les militaires ont le droit de tirer sur tout ce qui bouge.

D'ordinaire, entre deux roulements de véhicule sur le pont, tout est calme. Le lac clapote, les roseaux frissonnent, les oiseaux plongent, battent des ailes, se font coucou, turlututu. C'est à peine si l'on entend par-ci par-là une parole humaine, des coups de marteau, le teuf-teuf d'une mécanique. Au

nord, c'est le grand lac, avec ses îles moussues, ses eaux ardoise qui montent vers le ciel comme de la vapeur. Au sud, le petit lac d'un vert sombre et luisant, telle une flaque de pétrole. Impossible d'imaginer un endroit plus paisible, plus avenant. Seuls les nuages menacent parfois : noirs, cendrés, zébrés de soleil et de giboulées. Il y a l'eau, la lumière, l'air est frais, la nature prospère. On a tracé des chemins, planté des pins, des eucalyptus, des bananiers. Les maisons sont blotties sous les bambous et les platanes. Au levant, c'est le Pays des Sages, son marché aux poissons, ses odeurs de saumure, ses guirlandes d'arbres à thé, qui font aux collines des tresses de fête. Au couchant, c'est le Pays des Hommes, ses plantations de café abandonnées, son usine de quinine, ses jolies maisons coloniales au bord du lac. En langue locale, les noms sonnent différemment, mais c'est exactement ce qu'ils veulent dire : d'un côté les Sages, de l'autre les Hommes, même si ni les uns ni les autres ne s'estiment réciproquement à la hauteur. Autrefois, il y avait aussi des Blancs, qui n'avaient pas plus de considération pour les Hommes que pour les Sages et faisaient régner leur loi des deux côtés. Ils sont finalement partis, laissant derrière eux une frontière et assez d'embrouilles pour que ça empoisonne tout le monde longtemps et qu'on envoie des villages entiers chez les ancêtres.

Ildefonse est garde-barrière du côté du couchant. Il porte une casquette de base-ball marquée *Telsat*. Le matin, quand le chef vient ouvrir le cadenas après avoir salué le drapeau en bombant le torse, Ildefonse a le soleil dans les yeux et il met la

visière en avant pour scruter l'autre rive. On ne voit encore que des silhouettes grises : des femmes marchant courbées sous le fardeau, des hommes qui se bousculent en sautant du camion, la file qui s'allonge devant le poste de douane avant de déferler sur le pont. Le soir, quand le sous-chef ramène le drapeau, Ildefonse porte la casquette à l'envers pour se protéger la nuque des rayons du soleil, et il lui semble que toutes les couleurs de la vie ont passé le pont avec les dernières mamans rentrant du marché. Les boubous, les maillots, les turbans font des taches gaies qui se dispersent là-bas dans les feuillages ; les carrosseries brillent davantage, le ciel a l'air plus bleu, la terre plus belle. Là-bas. Chaque soir, Ildefonse se demande si là-bas se cachent aussi des choses meilleures. C'est une pensée sans raison, sans fin, agréable et en même temps un peu triste, comme un souvenir d'enfance. Ildefonse songe qu'il a vu des milliers de gens passer le pont et qu'il ne le traversera peut-être jamais.

Il a décroché ce poste quand M. Apollinaire n'était encore qu'inspecteur des douanes. Les mauvaises langues disent qu'il y a eu passe-droit. Tara-tata ! Ils faisaient moins les malins quand Apollinaire est devenu préfet, qu'il roulait en voiture noire, tutoyait les ministres au téléphone et tenait son deuxième bureau, gros cul et beaux nénés, dans un pavillon au bord du lac. En ce temps-là, on saluait le garde-barrière avec respect, comme un général. Maintenant qu'Apollinaire a été assassiné, Ildefonse n'a plus droit qu'à un clin d'œil ou un petit signe du menton. Comme s'il n'avait pas toujours levé la barrière sans rechigner, par tous les temps.

Ildefonse a eu très peur juste après l'assassinat. Pendant cinq jours, il s'est caché chez une voisine. Et puis ça s'est calmé. L'ancien sous-chef de poste a été promu chef, bourru, pas vraiment méchant. Ildefonse pense avoir été épargné parce qu'il ne se mêle pas de politique, mais il n'a guère d'espoir de grimper plus haut. Ses enfants sont grands, partis Dieu sait où, et il ne compte pas sur eux pour l'aider. Il a sa philosophie : ne pas lâcher le lapin pour le chasseur. Un garde-barrière touche moins de salaire qu'un géomètre, mais il reçoit plus de petits cadeaux. Ildefonse tient fermement son lapin par les oreilles.

C'est lui qui appuie sur le contrepoids pour laisser passer les autos, les camions, les chaises roulantes et les brouettes, après que le chef a visé les papiers. Il ne lève pas la barrière pour les piétons et les bicyclettes : ceux-là se faufilent par le tourniquet derrière lui, mais il jette quand même un œil sur leur laissez-passer. Le contrepoids est lourd et Ildefonse a parfois les fesses presque aussi lourdes, surtout quand il pleut. Les conducteurs impatientes envoient un gamin le chercher dans sa cahute. Il n'aime pas qu'on le secoue. On lui donne un peu d'aspirine pour soigner les rhumatismes, des cigarettes, un sucré, un briquet usagé, des stylos, du patchouli pour sa femme, un peu de riz ou de farine, jamais d'argent. C'est interdit et puis ça peut perdre sa valeur en trente secondes. Émilie va échanger tout ça au magasin, chez M'ame Clémence. Chacun se débrouille. Ildefonse ne connaît personne de l'autre côté du pont et ne se sent pas l'âme d'un commerçant. Il vit mieux avec son contrepoids et ses petits cadeaux.

En principe, le pont s'ouvre chaque jour à huit heures et ferme à dix-sept. Les gens s'agglutinent dès l'aube devant les postes de douane et attendent en se dandinant. Ils se taisent. Si quelqu'un crie ou klaxonne, ça énerve le chef de poste et on ne passe plus pendant un moment. Personne n'a intérêt à se fâcher avec une file d'attente. L'important est de passer et ça prend le temps que ça prend.

Les gens vont au marché, à la brasserie, au moulin, à la sucrerie, à l'église, à la pharmacie, selon que les prix, les produits ou les sermons sont meilleurs d'un côté que de l'autre. La plupart sont à pied, les femmes avec leur hotte d'ignames et d'ananas, les hommes avec leur plateau de fretin ou leur artisanat. Certains poussent un vélo, parce qu'il est interdit de rouler à vélo sur le pont et que, de toute façon, ce serait trop dangereux à cause des trous et des rails en U. Des gamins poussent des chaises d'invalides, chargées de bières par-devant et par-derrière, parce que les invalides ne paient pas de taxes et que les colons n'ont construit qu'une seule brasserie. Passent aussi les hommes d'affaires : ceux des petites affaires, à pas pressé, une serviette de plastique à la main ; ceux des grosses affaires, patrons, grosses nuques, étrangers, qui restent assis dans leur voiture, mais il y a souvent tellement de monde sur le pont que même ceux-là roulent au pas. De loin, on dirait que les piétons portent les voitures. On avance, on pousse, on est poussé, on souffle, on transpire. On aimerait se dépêcher pour attraper un des taxis ou des bus qui klaxonnent déjà de l'autre côté. Certains essaient de se faufiler, parce qu'ils sont plus pressés que les autres, parce qu'ils

ont peur peut-être, peur des militaires ou peur du pont, qui tremble, grince et finira bien par tomber dans le lac un jour.

Il y a foule, mais tout le monde n'a pas le droit de traverser. C'est une réalité qu'on est obligé d'accepter. Si on pouvait passer la frontière sans histoire, cela ferait belle lurette qu'il n'y aurait plus de pont et plus d'administration. Hommes, Sages, pauvres, riches, commerçants, paysans, déserteurs, tous ceux qui vivent autour du lac ont la bougeotte. Comme dit Ildefonse : pour s'en sortir, il faudrait sortir de son trou, mais si on sort tous à la fois, ce sera le même bazar dehors que dedans. Le droit, ça évite le bazar. Ildefonse veut voir tous les laissez-passer. Il sait les lire à l'endroit, comme il faut.

Le laissez-passer est un papier jaune pour les Hommes et orange pour les Sages, qu'on doit faire tamponner à chaque passage de la frontière. On l'obtient gratuitement dans les préfectures, où ils ont la liste des ayants droit. Grosso modo, il y a trois catégories : ceux qui ont un laissez-passer, ceux qui n'en ont pas et ceux qui pourraient en avoir un mais ne le réclament pas, parce qu'ils ne se sentent en sécurité ni dans les préfectures ni dans le pays voisin.

Ildefonse pense que les préfets donnent le laissez-passer à ceux qui leur plaisent et le refusent à ceux qui leur déplaisent. On compte à peu près mille millions de façons de déplaire à un préfet. Il suffit d'un rien, à commencer par le manque d'argent, mais on peut aussi ne pas avoir de copain dans l'administration ou bien avoir des parents du mauvais côté de la frontière ; on peut avoir un nom

comme ceci, une tête comme cela, aller à l'église avec cloches ou à l'église sans cloches, parler avec un drôle d'accent, parler trop ou pas assez, avoir un diplôme et pas de travail ou un travail et pas de diplôme ; si vous avez seulement besoin de médicaments, ça ne marche pas, mais si vous dites que vous n'en avez pas besoin, ça ne marchera pas non plus. Ceux qui ont l'air d'avoir peur n'ont aucune chance.

Plaire au préfet est plus facile : il faut payer ou savoir se rendre utile. Payer, tout le monde comprend, mais être utile, si on n'a pas d'argent, ça relève du secret d'État.

Les laissez-passer n'ont plus aucune importance quand il y a des troubles. Il y a deux sortes de troubles : ceux avec soldats et ceux sans soldats. S'il y a des soldats, c'est simple : personne ne passe et il serait plus juste de parler de calme plat. De chaque côté du pont, des patrouilles en uniforme gardent les barrières. Les fonctionnaires de la douane restent chez eux. Les routes sont désertes, sauf une jeep lancée à toute blinde de temps en temps. Ça tire un peu dans les collines, on entend parfois même le canon ou des mitrailleuses lourdes. Mais au pont de fer, les militaires s'observent en fumant des cigarettes et le risque n'est pas grand qu'ils se tirent dessus comme ça. Depuis quarante ans que les pays sont indépendants, il y a eu des milliers de morts, mais on n'a jamais vu les militaires s'affronter directement. Les troubles avec soldats sont mauvais pour les affaires, mais ce n'est pas encore la catastrophe. Solitaire, silencieux, le pont ne sert plus que de perchoir aux cormorans et aux martins-

pêcheurs. Il a l'air léger, fragile comme un ouvrage de vannerie, l'air qu'il aura peut-être trois secondes avant le passage du *Café Bananes Express*, le jour du premier convoi.

C'est autre chose quand les soldats abandonnent le pont et que les barrières sont levées. Alors, c'est vraiment dangereux. Il vaut mieux se cacher. On ne sait plus qui est qui ni qui fait quoi. Ça tire n'importe où. Les gens ont peur, s'enfuient, se bousculent, courent là où ils peuvent. Comme pendant un tremblement de terre ou la fin du monde. Des types armés se glissent dans la mêlée, des tueurs, des fuyards, en treillis, en civil, à moitié nus. D'autres en profitent par-derrière pour piller, preuve d'après Ildefonse que ce n'est pas la fin du monde pour tout le monde. Dès que ça se calme un peu, toutes sortes d'individus essaient de passer le pont à la grâce de Dieu, dans le désordre, emportant un balluchon, des gamins, une brouette, ou rien que leur peau. Plus besoin d'autorisation. Parfois, le pont grouille de têtes noires, il vibre comme une corde qu'on tend. On dirait que toute la population d'un côté du lac se déverse sur l'autre, comme le sable dans un sablier. Les gens ne crient pas, ils avancent dans un silence effrayant. La mort les poursuit.

Le soir ne restent que les cadavres, les grenouilles, les insectes, les choses perdues. Le lendemain, ça peut recommencer, dans un sens ou dans l'autre, le surlendemain et le jour d'après aussi, par vagues, à gros bouillons, comme une artère qui crache son sang. Jusqu'à ce qu'un matin d'autres soldats s'installent de nouveau à la barrière pour arrêter les gens et les taxer.

On ne sait jamais comment une armée peut s'évanouir dans la nature ou reparaître tout d'un coup mais, quand le pont est ouvert à tout va, l'affaire est mauvaise : c'est au tour de la mort de prélever les taxes et c'est bien le dernier impôt qu'on est prêt à payer. Mieux vaut finalement des barrières qui ferment à cinq heures. Le pont lui ne change pas. Que le temps soit au commerce, à la mort ou à l'espoir, au beau fixe ou à l'orage, il continue de rouiller, indifférent, jusqu'à ce qu'un jour il tombe.

Ildefonse essaie d'être aussi indifférent que le pont de fer. Il ne bouge pas. Il n'a rien vu, rien dit, rien entendu. Au train où vont les choses, c'est sûrement le meilleur moyen de retarder la chute finale.

Une fois pourtant, Ildefonse a failli à sa neutralité. Sans le vouloir vraiment, mais sans y être forcé non plus, il s'est mêlé d'aider quelqu'un qui n'avait pas de laissez-passer. Concrètement, il n'a rien fait d'interdit : il a juste donné un renseignement qui pouvait servir et il n'est même pas certain que le truc ait servi. Mieux vaut ne pas savoir. Le plus étrange, quand il y pense, c'est qu'il l'a fait pour rien, ni cadeau ni raison bien solide. Il s'est trouvé pris dans un engrenage, comme quand on échange trois mots avec un mendiant et qu'on ne peut plus lui refuser l'aumône.

Quelqu'un qu'il ne connaissait même pas : un garçon de quatorze ou quinze ans, dégingandé, avec des yeux comme des perles noires dans de la glace. Un petit gars farouche, comme les militaires les aiment pour les envoyer à la mort. Probablement

que s'il avait bien réfléchi, il aurait refusé. En tout cas, il n'aurait jamais proposé ça à son propre fils parce que, si Martin s'était fait pincer, on l'aurait aussitôt soupçonné. Avec un inconnu, il y avait moins de risque. Ce n'était pas un crime, juste une idée qui lui était venue à la barrière, en regardant passer les autos. Est-ce qu'une idée peut sauver quelqu'un ? L'autre n'avait qu'à prendre ses responsabilités. Ça ne regardait que lui.

Il s'appelait Dieudonné, mais c'est Alida, sa maman, qui est venue supplier, un jour qu'Ildefonse était cloué à la maison par un lumbago. Comment le savait-elle ? Par le magasin sans doute, chez M^{me} Clémence, où Émilie était toujours fourrée. Les femmes causent trop. Cette Alida était une grande femme, dodue, avec des cils superbes. Elle parlait bien, avec respect, comme quelqu'un qui a été à l'école. D'après Émilie, elle avait été autrefois infirmière à l'hôpital. Elle a aussitôt aidé le pauvre Ildefonse à se caler dans son lit et lui a montré un truc pour se lever sans se faire mal. Et puis tout d'un coup, elle a chuchoté :

— Monsieur Ildefonse, sauvez mon garçon ! Pour l'amour de Dieu. Il n'a pas de papiers, mais s'il ne parvient pas à traverser, on me le tuera.

— Pourquoi moi ? Je ne le connais pas votre garçon.

Il avait déjà été sollicité plusieurs fois et s'en était toujours sorti sans discuter. Il regrettait déjà d'avoir répondu. Un piège. Maintenant, l'infirmière allait proposer un prix, un marché, et on n'en sortirait plus. Curieusement, elle n'a rien offert, elle était calme. Ça l'a soufflé.

— Je ne sais pas pourquoi, a-t-elle répondu. Il n'y a pas de raison. Je suis maman, vous êtes papa. Qu'est-ce que je peux dire d'autre ?

— Il y a des milliers de mamans et moi je suis seul. Je n'aide personne. Je ne sais même pas où est mon propre fils.

— Alors, ne faites rien. Dites-lui seulement quand et par où passer. Il se débrouillera. Dieu-donné est un grand garçon. Il n'a pas peur.

— Dieudonné, c'est un joli nom.

— Son père s'appelait Joseph. On l'a déjà tué.

C'est tout ce qu'ils s'étaient dit. Plusieurs fois les jours suivants, presque malgré lui, Ildefonse a réfléchi à cette maman, à son fils, aux frontières, à la mort, aux gestes qu'on fait pour rien, à l'amour de Dieu. Il espérait qu'on n'en reparlerait plus, mais la persistance même de cet espoir le tracassait. Il aurait préféré oublier cette histoire. Et puis un soir, en rentrant de la barrière, il a entendu une voix de fausset derrière lui.

— Je m'appelle Dieudonné. Maman vous a expliqué. Je vais chez Clémence, dans l'arrière-boutique.

Ç'a été comme une décharge électrique. Ildefonse n'avait rien oublié. Il s'est retourné. Personne. Il n'avait pas envie de discuter avec un gamin. Où s'était-il caché ? Il allait repartir, énervé, sans un mot, et puis il a pensé que le meilleur moyen de s'en débarrasser, c'était de dire quelque chose. « Qu'est-ce que j'irais faire au magasin ? a-t-il bougonné. Je vais à l'église, moi. » Le gamin était futé. Dix minutes plus tard, il l'attendait dans la pénombre de l'église. Ils se sont agenouillés. Ildefonse a demandé :

— Dieudonné? Est-ce que tu sais tenir ta langue?

L'autre n'a pas répondu, s'est tourné vers saint Antoine, comme pour prier. Il avait de longues mains fines. Encore un qui veut aller étudier en Amérique, a pensé Ildefonse avant de lui souffler de bien observer le pick-up de l'Hôtel des Sources-du-Congo. Rien de plus. Que l'autre se débrouille!

Ildefonse n'aurait pas pu dire si le truc était bon. Trois fois par semaine, Honoré, le cuisinier des Sources-du-Congo, passait le pont pour aller chercher des pains de glace à la brasserie. Il en profitait pour boire des verres en cachette chez Momo. Pour transporter la glace, il avait une grande caisse métallique garnie de paille et de couvertures. Depuis qu'il était à la barrière, Ildefonse n'avait jamais vu de soldat contrôler la caisse, parce qu'au retour le cuisinier livrait deux ou trois pains de glace au camp militaire et que les soldats considéraient le pick-up comme une espèce de véhicule à eux. D'autant que le patron des Sources-du-Congo, un Blanc, était aux petits soins pour les officiers. Ildefonse y avait songé plusieurs fois pour aller voir le coucher du soleil de l'autre côté, mais il n'avait pas tenté le coup parce qu'il n'avait aucune envie de se geler les fesses en rentrant. C'était culotté, mais le nombre d'énormités dans ce monde qui passent inaperçues!

Ildefonse n'a revu ni le garçon ni la maman. Il préfère ne pas savoir ce qui s'est passé. N'empêche que, chaque fois qu'il lève la barrière pour le pick-up des Sources-du-Congo, il se demande s'il y a quelqu'un de caché dans la caisse et ça lui donne le

trac. Toute sa vie, il se souviendra de ces yeux comme des perles noires dans de la glace, de l'inconnu qu'il a peut-être aidé à passer le pont.

*
* *

L'Hôtel des Sources-du-Congo est au bord du lac, toit de tuiles, jardin fleuri, port privé, dans le quartier Kado. À Kaboulo, il y a trois presque-îles, qui représentent à leur façon la séparation des pouvoirs depuis l'Indépendance. Sur la plus grande, on trouve l'hôpital de la Charité, le marché central, l'usine de quinine et toutes sortes de commerces. La seconde est occupée par la préfecture, le commissariat de police, le tribunal et la Banque nationale. Sur la plus petite, il y a les villas des propriétaires et des magistrats, avec leurs arbres d'ornement et leurs immenses antennes paraboliques. Hôpital, Préfecture, Kado. Tout ce qui compte à Kaboulo est concentré sur ces trois bouts de terre. Les autres parties de la ville s'étagent sur les collines de l'arrière-pays; elles portent des numéros ou des noms bizarres, quartier Treize, quartier Quatre, quartier Blockhaus, quartier Express, quartier Cimetière, on ne devine pas toujours la logique des noms, sauf que les gens qui vivent là-haut n'ont pas la même importance que ceux du bas. Certains se demandent si le quartier Kado a été baptisé comme ça à cause des Blancs qui y vivaient autrefois et devaient distribuer des cadeaux de temps en temps, ou à cause de la beauté des lieux, qui serait un cadeau du bon Dieu, lequel n'en fait pas beaucoup et en tout

cas pas à tout le monde. Mais une chose est sûre : c'est le quartier où tout le monde voudrait habiter, à l'abri des soucis et du tintouin de la ville.

Aujourd'hui, il n'y a pratiquement plus de Blancs à Kaboulo et il se pourrait bien que le vieux Von Kaenel, le patron des Sources-du-Congo, ait été le dernier à y vivre, parce qu'on ne sait pas trop ce que l'avenir nous réserve et que les Blancs sont connus pour ne pas aimer l'incertitude. Ça leur fait peur, à ce qu'il paraît. On dira que l'incertitude fait plus ou moins peur à tout le monde, seulement tout le monde n'a pas les moyens de déguerpir quand il veut, les Blancs si. Pour les Noirs, c'est plus compliqué, même pour les plus fortunés, qui ont pris la place des colons dans les villas du bord de l'eau et continuent à y mener grand train, grosses Mercedes et tralala.

Von Kaenel, lui, était un cas spécial : il n'était jamais parti, sauf peut-être quelques semaines ou quelques mois si ça chauffait vraiment trop, le temps sans doute de comprendre ce qui grenouillait et de trouver comment s'adapter aux circonstances. De tous les Blancs nés à la colonie, il devait être un des seuls à être restés là, hiver comme été, en temps de guerre comme en temps de paix, et on aurait difficilement pu démontrer qu'il n'était pas du pays. Tellement inscrit dans le paysage qu'il a fallu lui faire sauter la cervelle pour l'éliminer définitivement. Mais on ne saura probablement jamais qui l'a abattu. À Kaboulo, en tout cas, on ne lui connaissait pas d'ennemis. D'ailleurs, rares étaient ceux qui n'avaient pas une fois ou l'autre travaillé pour lui, qui ne lui avaient pas vendu du charbon, du café, ou

qui n'avaient pas bu, au moins une fois dans leur vie, du fameux *Lait condensé de Papy Ké*, un des multiples produits de ses industries. La seule chose qu'il ne faisait jamais, c'était prêter de l'argent.

— Je veux pas me fâcher avec vous, qu'il disait.

Et il a tenu bon. Vraiment, celui-là était le plus vieux crocodile du marigot. Si vieux que nul ne pouvait prétendre l'avoir vu naître et qu'il avait dû enterrer tous ceux qui auraient pu le rouler. C'était un homme d'un autre âge, d'une autre trempe, et on se demande bien qui serait assez coriace aujourd'hui pour prendre sa place. Ce n'est pourtant pas la mauvaise herbe qui manque, encore faut-il savoir choisir le bon tas de fumier pour engraisser. L'essentiel sur cette terre est de durer et le père Von Kaenel avait su y faire. Cet hôtel de luxe au bord du lac était une de ses trouvailles, à l'époque où il devenait de plus en plus difficile de gagner de l'argent avec les produits du cru. Il avait eu l'idée de faire venir à Kaboulo des touristes pleins aux as, des Européens, des Américains, pour leur soutirer de beaux billets neufs en échange d'un coin de paradis, quartier Kado. On disait alors qu'une nuit dans un de ces pavillons de rêve aurait coûté deux mois de salaire à un fonctionnaire des douanes, sans les petits cadeaux naturellement. Et ça marchait du tonnerre de Dieu. Il faut dire qu'auparavant les touristes logeaient dans les hôtels du quartier Hôpital, avec les punaises, les odeurs de friture et les coupures de courant, tandis qu'aux Sources-du-Congo, Von Kaenel a introduit l'air conditionné, les baignoires à remous et la cuisine française. C'est ce que

racontaient les employés de l'hôtel, qui en rajoutaient peut-être un peu, mais il suffisait de voir à l'aéroport le défilé des messieurs grisonnants, Rolex et lunettes noires, des dames blondes, tout en pendeloques et en froufrous, des minettes parfumées et des skieurs nautiques, aussi chics les uns que les autres, pour se rendre compte que le patron avait visé juste. Une vraie pompe à finances, cette affaire-là. Les colons étaient de retour, mais en plus distingué, plus poli, et ils semblaient contents de dépenser leur argent comme ça.

Grâce à une génératrice, que les voisins affirmaient ne pas entendre, l'hôtel demeurait éclairé toutes les nuits. On y mangeait des poissons de mer, buvait du vin, du champagne, du whisky ; on y organisait des mascarades sur la terrasse, des spectacles de tambours folkloriques avec les plus belles filles et les plus beaux garçons de Kaboulo. Pendant la journée, alors que les étrangers allaient chasser l'antilope ou filmer le chimpanzé, les serveurs arrosaient le gazon, blanchissaient les draps, les nappes, nettoyaient la plage, la piscine, s'affairaient aux fourneaux. Ça n'a pas duré très longtemps, cinq ou six ans, mais ces quelques années ont laissé un souvenir d'effervescence et d'optimisme dans la mémoire de bien des gens, comme si ce va-et-vient annonçait la prospérité, la fête, l'électricité, les pourboires, l'abondance pour tous.

Malheureusement, le tourisme a chuté tout de suite après le coup d'État au Pays des Sages, dont la frontière n'est qu'à un jet de pierre de Kaboulo, et les beaux messieurs, les belles dames du Nord ne sont jamais revenus. La plupart des agences de

taxis, des bijouteries et des hôtels ont fermé, sauf les Sources-du-Congo, qui s'est transformé en rendez-vous d'hommes d'affaires et de diplomates, de ceux qu'attirent les guerres civiles, et qui a continué à tourner vaille que vaille, à l'image de son vieux patron, peut-être parce qu'il était fait du même vieux ciment que lui.

En fin de compte, le quartier Kado n'a pas beaucoup changé et ne donne pas l'impression de devoir jamais changer. On en est réduit à croire qu'il suscite moins la colère des gens des hauts de la ville que l'envie d'y habiter à leur tour. Des maisons ont été vendues, d'autres abandonnées ou réquisitionnées, au gré des événements. De nouvelles familles s'y sont installées, toutes bonnes et bien pourvues, les murs ont été repeints, les toitures retenues, les clôtures garnies de barbelés, mais on y vit toujours paisiblement, au seul bruit des portières de voitures et des tondeuses à gazon, aux seuls cris des enfants et des bonnes d'enfants, entre deux coups de téléphone et un barbecue. Dieu sait si les riches nagent vraiment dans le bonheur, mais ils s'entourent de tant de précaution et de tant de secret qu'on est forcé de supposer que c'est bien un trésor qu'ils couvent ainsi. Les seuls témoins vivants de ces merveilles sont les domestiques, les artisans du bâtiment ou les cambrioleurs, et il n'y a pas pires menteurs que ces gourmands-là.

Autrefois, quand le pays était plus calme, les habitants du quartier toléraient encore les colporteurs. Des mamans allaient y vendre des piments ou des noix de coco et leurs petits chenapans en profitaient pour marauder, mais maintenant il y a des

clôtures électriques, des chiens méchants et des vigiles devant chaque porte. Ne traîne pas là-bas qui veut et on a bien de la peine à savoir ce qui s'y passe. Depuis que le général Abel, le commandant de la région militaire, est venu habiter dans la grosse maison rose, une construction du père Von Kaenel, toujours lui, des soldats sont postés jour et nuit à la barrière de l'unique chemin menant à la presque île et, à part les patrons, les militaires et les employés de maison, plus personne ne rentre là-dedans. Même les livreurs et les chauffeurs de taxi doivent déposer leur carte grise à la barrière.

On dit que c'est là qu'a commencé le dernier coup d'État militaire. Plus exactement, c'est ce que prétendait le père Von Kaenel, parce que quelqu'un lui avait tiré dans les jambes la veille même du jour où le préfet Apollinaire a été assassiné et que les soldats sont sortis des casernes. Comme tout ce que racontait le vieux, c'était évidemment invérifiable, non pas le fait qu'on lui avait tiré dessus – il suffisait de le voir boquillonner –, mais que ce fait-là ait eu la moindre signification politique. L'homme s'était toujours arrangé avec le pouvoir en place, une prudence de serpent, disait-on. Il avait survécu à tous les changements de régime, à commencer par l'Indépendance, quand la plupart des colons avaient préféré décamper la queue basse. D'être copain avec le préfet ne l'empêchait pas d'être à tu et à toi avec les officiers de la garnison. Preuve, d'après Ildefonse, qu'il devait quand même s'en mêler un peu, de politique, juste ce qu'il fallait pour mener ses affaires, mais cette histoire de coup d'État qui aurait commencé aux Sources-du-Congo ne tenait pas debout.

On ne peut pas croire tout ce que racontent les Blancs : ils aiment trop se moquer du monde.

Ce qui est sûr, parce que même un chien pourrait le confirmer, c'est qu'au moment de la crise le général Abel s'est installé dans la villa rose qui appartenait à Von Kaenel, une résidence de ministre, et qu'à cause de cela les maisons du quartier Kado n'ont pas été pillées, comme tant d'autres à Kaboulo. Nul doute que, si le vieux avait fait de la résistance, c'est dans la tête et pas dans les pattes que le soldat aurait tiré. Et encore, si c'était bien un soldat et pas simplement un bandit. Si...

Von Kaenel mentait à son aise. Il avait toujours été là, connaissait quasiment tout le monde et, s'il y avait quelque chose de bon à savoir question profit, il le savait avant tout le monde. Était-il au courant qu'on voulait assassiner le préfet ? Ce préfet qui aimait la bonne cuisine et les grosses fesses et qui dînait plus souvent qu'à son tour aux Sources-du-Congo. Il l'avait peut-être averti à sa manière, en blaguant, et Apollinaire n'avait pas compris. Qu'est-ce que ça aurait changé ? Apollinaire devait se savoir menacé. Depuis que la fièvre de l'or a enflammé le pays, plus personne n'est à l'abri. Il y a des circonstances où l'on ne peut rien faire. Tout le monde doit mourir et tout le monde le sait, mais on continue à vivre comme si la mort était une blague. Pareil pour Von Kaenel. Trois ans plus tard, il a lui-même pris le volant pour emmener ces enfants au Pays des Sages, alors qu'il devait se douter qu'il risquait sa vie en passant le pont. Il y est allé quand même, lui qui avait réussi à tenir septante ans au milieu des chacals sans se faire mordre.

Ildefonse ne croit que ce qu'il peut voir ou toucher. Les racontars, c'est bon pour se distraire quand on n'a pas les moyens de voyager, un point c'est tout. À la barrière du pont, on voit passer chaque jour quantité de gens, à pied, à vélo, en voiture ; des gens qui trafiquent et d'autres qui s'enfuient, il n'y a que cela de vrai. Tout ce qu'ils vous disent, c'est pour détourner l'attention, pour qu'on ne pense pas qu'ils sont en train de voler ou de s'échapper. Ildefonse ne s'amuse pas à discuter. Il n'en a d'ailleurs pas le droit et le chef de poste n'est jamais bien loin. Le travail, c'est le travail : barrière levée, barrière baissée, levée, baissée, visière en avant, visière en arrière ; si tu n'as pas le bon tampon sur le laissez-passer, tu peux causer tout ce que tu veux, tu ne passeras pas. Mais, en dehors des heures de boulot, qui pourrait dédaigner une bonne histoire, une rumeur, une aventure ? De celles qu'on vous sert à gogo sur radio trottoir, radio coiffeur ou radio gare ?

À Kaboulo, ce ne sont pas les stations de radio qui manquent. Émilie a la sienne, chez M'ame Clémence, la reine des supérettes. Ildefonse, lui, préfère la cantine à Dédé, le Ministère-de-la-Soif, ça s'appelle, et ce n'est pas qu'une station de radio, c'est un véritable relais hertzien : on y entend toutes les fréquences, tous les bobards, sans compter que, depuis que certains se sont payé des téléphones portables, on n'a même plus besoin d'avoir un pote en face de soi pour capter une chaîne. Ça cause, ça braille dans tous les coins et la solitude n'existe plus. Ildefonse n'a pas grand-chose à dire pour lancer sa revue de presse. Il suffit qu'il donne le nom de

ceux qu'il a vus passer le pont, dans un sens ou dans l'autre, et c'est parti, mon kiki, que je t'explique, que je te montre, que je t'en remette une couche, mais attention ! ne va pas le répéter à n'importe qui, c'est de la dynamite ! Taratata ! De toute façon, Ildefonse n'a pas l'habitude de répéter, il se contente d'emmagasiner et de réfléchir.

Ce qui le stupéfie, c'est l'imagination des gens, la capacité qu'ils ont à raisonner, à broder avec du fil invisible, à mettre ceci en relation avec cela, à associer tel individu ou tel événement avec tel autre qui n'a apparemment rien à voir. Là vraiment, ils sont forts. Le monde est un immense foutoir et ils n'arrêtent pas de l'arranger et de le réarranger pour lui trouver un sens. Comment peuvent-ils croire que tout est lié, que rien n'arrive par hasard, qu'il y a toujours une raison ? On dirait qu'ils aiment ça. Probablement parce que des explications, au Pays des Hommes, on en manque terriblement. Si elles ne font pas peur, elles font au moins plaisir pendant un moment, le temps de penser que les choses ne sont pas toujours comme on les voit. Il y en a sûrement à qui cette idée redonne un peu d'espoir. Certains ne reculent même pas devant les pires horreurs, qui devraient plutôt faire tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Mais plus c'est risqué, plus ça les démange. Un assassinat, une vengeance, le sang, le mauvais sort, ça les excite. Ils spéculent là-dessus comme des chiffonniers, à voix basse et sans donner de nom évidemment, juste en posant des questions qui en disent plus long qu'un discours. Ils ne savent rien, ils n'y étaient pas, mais ils se demandent si... et blablabla.

Finalement, que ça plaise ou non au préfet, on arrive à parler de tout sur radio cantine, en buvant une Maltus bien fraîche. À propos de bière justement, Ildefonse en a entendu une bien bonne chez Dédé, comme quoi la bière ne s'appellerait pas ainsi à cause du malt qu'il y a dedans, mais à cause d'un Blanc dénommé Maltus, qui aurait inventé ça pour empêcher les Noirs de faire des enfants, vu que plus on boit, moins on est en état de. Ha ! Voilà bien une combine foireuse de Blanc, mais les Noirs se sont heureusement révélés plus vaillants qu'il ne croyait, le bougre. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le nombre de cadavres de bouteilles devant les bars avec le nombre de moutards sur le dos des mamans ! On n'a pas fini de rigoler.

Pour en revenir au vieux Von Kaenel, quand il a été zigouillé, on en a forcément parlé sur toutes les radios de Kaboulo. Le type était connu comme un rhinocéros, mais on s'est vite rendu compte qu'on ne savait pas tout ce qu'on aurait aimé savoir sur ses affaires. On connaît souvent moins bien ce qui est familier que ce qui sort de l'ordinaire et, dans la région, il n'y avait pas beaucoup de commerces ou d'entreprises où Von Kaenel n'avait pas fourré son nez. Ce Blanc-là était une espèce d'institution. Qui pouvait jurer qu'un jour il n'aurait pas besoin d'un travail ou d'un service chez lui ? Même les plus jaloux le ménageaient et beaucoup ont eu peur que sa disparition ne provoque des faillites en pagaille, qui feraient du tort à toute la province. Mais, en matière d'économie et d'avenir, il n'y a que des mauvais sorciers.

Cela n'a pas empêché quelques esprits forts, qui nourrissaient des ambitions nationales, de déclarer que le vieux n'avait eu que ce qu'il méritait et qu'on avait d'ailleurs attendu trop longtemps avant de lui régler son compte, parce que c'étaient des Blancs comme lui qui avaient foutu tout ce bazar dans le pays, qui étaient venus piller ses richesses et faire travailler ses citoyens comme des esclaves. Quoi qu'on pense de Von Kaenel, il faut reconnaître qu'on peut difficilement ne pas être d'accord là-dessus.

Ildefonse se souvient que c'est Florent, un de ses cousins, qui lui a raconté le premier qu'on soupçonnait un lien entre la mort du père Von Kaenel et l'enquête en cours en Belgique sur le massacre de Kilimangolo. Florent travaille à la radio catholique, une vraie station de radio, celle-là, avec studio, microphones et grand émetteur sur la colline. C'est un professionnel, qui reçoit des journaux étrangers et doit savoir ce qu'il dit, mais l'affaire a l'air bien embrouillée. Il semblerait que le nom d'une société appartenant à Von Kaenel figure sur une liste d'entreprises soupçonnées d'activités illégales dans la région à l'époque du massacre. Ça ne prouve rien. Les gens de Kaboulo eux-mêmes n'arrivent pas à faire la différence entre ce qui est légal et ce qui ne l'est pas. On voit mal comment un juge belge, qui n'y a jamais mis les pieds, pourrait démontrer quoi que ce soit à ce sujet. Ces temps-ci, les militaires interdisent d'ailleurs à la police de sortir de la ville. On peut toujours attendre pour la justice et la vérité. Mais le cousin n'est jamais à court d'arguments. Selon lui, c'est précisément

parce que la justice et la police d'ici ne peuvent pas faire leur travail correctement que les juges étrangers doivent s'en mêler. Si on ne veut pas que ces tueries recommencent, il faut identifier et punir les coupables le plus vite possible et par tous les moyens. En tout cas, l'affaire a fait du bruit puisqu'on en parle jusqu'à New York, où siègent les Nations Unies.

Franchement dit, à Kaboulo, il n'y a guère que des gens comme Florent pour se réjouir de voir des enquêteurs internationaux se pencher sur cette histoire. Il se passe des choses sur cette terre qu'on voudrait effacer de sa mémoire, parce qu'on ne voit pas comment on pourrait les accepter, et le massacre d'une centaine de braves gens à l'église de Kilimangolo est de celles-là. Beaucoup s'amuse à échafauder des hypothèses sur la mort de Lady Di, parce qu'il faudrait vraiment être fortiche pour risquer de se retrouver mêlé à un complot à la cour d'Angleterre, mais personne n'aime apprendre que la police recherche un tueur fou juste à côté de chez lui, surtout si le bureau de police concerné se trouve à l'autre bout du monde et que les enquêteurs, faute de connaître le pays, sont fichus de soupçonner tout le voisinage de complicité ou de lâcheté.

On a déjà honte de savoir qu'il n'y a pas de justice à Kaboulo, pas même un policier intègre pour arrêter les voleurs, et ça fait mal au cœur de penser qu'il a fallu s'adresser à un juge de Bruxelles pour fouiller dans ce charnier. Mais il y a plus grave : le massacre de Kilimangolo, la pire tuerie qu'ait connue la région depuis la fin de la ruée vers l'or, fait encore peur. Vraiment. C'est quelque chose qui

ne peut pas se dire. C'est horrible et même les mots pour ça font horreur. Personne ne sait de quoi il retourne et personne n'a envie que ça se sache, de crainte sans doute que l'horreur ne nous explose encore à la figure et qu'on ne puisse plus l'arrêter d'exploser. Qu'elle ait à voir avec ça ou pas, la mort de Von Kaenel prouve que personne n'est à l'abri nulle part. Cela suffit. Peu importe que ces morts soient liées puisque chacun meurt seul. Le monde réserve aux hommes des tours bien plus redoutables que les sorciers les plus malfaisants. On a vu des gens tués sur un simple soupçon, d'autres tués par erreur. La mort se moque de la logique comme de la justice. Et certains voudraient découvrir ce qui se passe dans la tête des tueurs ! Ildefonse est persuadé que fondamentalement on ne peut jamais savoir pourquoi un homme tue ses semblables.

*
* *

Jean Von Kaenel avait toujours été patron, il aimait commander, accumuler de l'argent, mais ce n'était pas un Blanc comme les autres. Ça se sentait. D'abord, il connaissait le pays comme sa poche, les coutumes des habitants aussi, et puis il parlait couramment deux langues de la région. On ne pouvait pas lui raconter des craques, c'était un malin. Il vivait seul. Pas de famille, ni blanche ni noire, personne à sa charge, sauf peut-être une maîtresse ici ou là. On avait l'impression qu'il ne s'occupait que de ses affaires, qu'il ne voulait pas prendre parti, qu'il n'était solidaire de personne. Sûr de lui et

avisé. Quand les Hommes s'étaient révoltés et que tous les Blancs avaient foutu le camp comme des lapins, il était resté. Il avait fait comme les gens du pays quand ça va mal : il s'était planqué quelque part, dans la brousse ou de l'autre côté du pont, et il était ressorti de sa cachette quand ça s'était calmé. Pareil quand le gouvernement l'expropriait ou qu'une de ses boîtes partait en faillite : il se faisait tout petit et recommençait à zéro. On le voyait bientôt se lancer dans une nouvelle combine, monter une ferme, un garage, une boutique, n'importe quoi. On croyait qu'il avait bu le bouillon, qu'il était fini, et voilà qu'il se remplumait tout seul. Les autres Blancs ne savaient généralement rien faire de leurs dix doigts. Tous ces gros planteurs, ces industriels, qui venaient sucer le sang des Hommes parce que c'était commode, ils disparaissaient dès que la pompe à fric se grippait.

Von Kaenel, lui, savait se débrouiller avec peu de chose, il n'avait peur de rien. On disait qu'il s'était fait tout seul, que la vie ne l'avait pas pourri gâté comme les autres. Orphelin tout bébé, il n'avait jamais vraiment eu de famille autour de lui. Petit Blanc, mais fils de domestiques, il connaissait le monde des Noirs autant que celui des colons. Ça avait dû lui apprendre à ruser, à ne jamais faire confiance. Finaud il l'était, puisqu'il avait réussi à épouser la veuve de son patron. Finaud et demi, puisqu'elle avait déguerpi au moment de l'Indépendance et qu'il avait récupéré du même coup les ouvriers, les machines et sa liberté de célibataire. Charognard à sa façon, comme un vieux lion, un peu intimidant mais pas vraiment méchant, pas

charitable non plus. Il ne faisait pas de cadeau. En revanche, il était prêt à engager n'importe qui, sans distinction de race ou de religion, à condition qu'il travaille dur.

En cinquante ans, on l'avait vu s'activer dans tous les domaines : de la laiterie à l'aviation, en passant par les engrais, le bois, le café, la mécanique, l'hôtellerie et l'import-export. Il était facile d'imaginer qu'il avait une fois ou l'autre fricoté avec des criminels, mais difficile de savoir où et à quel moment. Le personnage avait sûrement autant d'ennemis que de clients, quand on brasse de l'argent c'est normal, mais il faut croire que les gens avaient plus d'intérêt à se mettre bien avec lui qu'à l'éliminer. Comme dit Dédé, on n'a jamais vu un soiffard foutre le feu à la cantine. Mais alors pourquoi ? Peut-être qu'à force de finasser, il en était arrivé à apprendre des choses qu'il n'aurait pas dû savoir et qu'on ne voulait pas qu'il aille tout déballer devant la justice belge.

Le fait est qu'un jour le vieux Von Kaenel, pourtant bon pied bon œil, s'est rendu au Pays des Sages et qu'il n'en est pas revenu vivant. Honoré, le cuisinier de l'hôtel, a dû louer une camionnette pour aller chercher le cadavre à Konga, de l'autre côté du pont. Il paraît que le pick-up des Sources-du-Congo, criblé de balles, n'était plus en état de rouler. C'est ce qu'Ildefonse a pu lui-même constater à la barrière : d'abord Von Kaenel, la tête sur les épaules, au volant du pick-up, avec ses cheveux blancs, son sourire rusé habituel, et puis, une dizaine de jours plus tard, Honoré suant, l'œil vitreux, au volant d'un petit camion chinois, avec

une longue caisse de bois vert, ficelée sur le pont, et dedans Von Kaenel, raide mort. On l'a enterré le lendemain sans cérémonie, au fond du cimetière catholique.

D'après Émilie, qui l'a entendu dire chez M'ame Clémence, il y aurait eu deux enfants cachés dans le véhicule, deux petits Hommes, que Von Kaenel emmenait Dieu sait où et qui ne seraient pas reparus. Ildefonse, lui, n'a rien vu. À la barrière, on ne fouillait jamais le pick-up des Sources-du-Congo. Peut-être étaient-ils dissimulés sous le siège. En tout cas, personne n'a parlé d'enfants qui seraient morts dans l'attentat. Chacun pense ce qu'il veut. L'enquête sur l'assassinat a été confiée à un magistrat du Pays des Sages et, vu l'état des relations entre les deux pays, toujours à couteaux tirés à cause des guérillas sur la frontière, il y a peu de chance qu'on apprenne jamais la vérité.

En attendant, cette histoire d'enfants fait bien jaser. Certains prétendent que la mort du vieux a à voir avec ça. On parle d'adoption, d'enlèvement, de rançon, de trafic d'organes vers l'Europe. Ce ne sont que des rumeurs et, sincèrement, Ildefonse ne comprend pas pourquoi ce vieil entrepreneur se serait lancé dans le commerce d'enfants noirs. Les affaires de l'hôtel n'étaient plus très florissantes, mais il lui restait la compagnie de taxis et deux avions qui devaient lui rapporter gros. Et puis ce n'était pas un mauvais type. Il respectait plutôt les gens. Dur en affaires, intéressé sans doute, mais pas monstrueux. D'autant que, si ce qui se raconte sur radio Clémence est vrai, ces petits-là, un garçon et une fille, on les connaissait. C'étaient les enfants d'Alida,

l'infirmière, et d'Antonin, le syndicaliste, et cela faisait plus de deux ans que Von Kaenel les avait recueillis avec leur grand-mère. Ils logeaient dans un ancien garage de l'hôtel et le patron leur faisait donner les restes de la cuisine. C'est du moins ce qu'affirme M'ame Clémence, qui a toujours livré l'épicerie là-bas.

L'arrangement daterait de l'année où Alida est partie travailler en Suisse. Elle ne pouvait pas emmener les enfants parce qu'ils étaient trop petits, parce qu'ils n'avaient pas de papiers en règle, parce que la famille chez qui elle allait n'en voulait pas, ou parce que la Suisse n'en voulait pas, les avis divergent sur la question. Quoi qu'il en soit, comme Léonie, la grand-mère, commençait à perdre la tête et qu'elle était sans le sou, Von Kaenel les avait pris tous les trois sous sa protection. Vieux, solitaire, sans enfant, il avait peut-être envie de faire une bonne action pour se racheter avant de mourir. Ça se voit parfois chez les riches ou les égoïstes. Difficile de croire qu'il les aurait aidés si longtemps pour les vendre ensuite à des marchands de chair humaine. Il devait avoir une raison pour les conduire au Pays des Sages, une raison secrète. C'est ce qui agace les commères.

D'ailleurs, tout ce qui touche à la vie de cette Alida est un peu étrange, un peu mystérieux. Elle vivait dangereusement pour ainsi dire. Ceux qui la connaissaient parlent d'une personne intelligente, dévouée, mais ils sont rares et on entend parfois des méchancetés sur son compte, la pire étant qu'elle portait malheur. Son premier mari avait en effet été assassiné au Pays des Sages et le second avait

disparu dans une raffe, au moment de la ruée vers l'or. On a dit qu'elle l'avait bien cherché, en épousant d'abord un étranger et ensuite un syndicaliste hostile au gouvernement. Mais après la disparition des enfants et la mort de Von Kaenel, les mauvaises langues se sont déchaînées et on est allé jusqu'à l'accuser de sorcellerie.

Ildefonse ne croit pas à ces histoires. Il se souvient, lui, d'une belle femme au regard franc et aux paroles pleines de bon sens, qui savait traiter les lumbagos et parlait de son fils aîné avec amour. Il paraît aussi qu'elle envoyait de l'argent depuis la Suisse pour payer l'école des petits. Les gens ne veulent pas voir ces choses-là. Ils préfèrent être jaloux et médisants : quand ils n'ont pas de quoi envier les autres ou que les autres ne les envient pas comme ils voudraient, ils les dénigrent. Quelle pitié ! Qui pourrait souhaiter détruire sa propre famille ? Lui-même, est-ce qu'il n'aimerait pas voir ses enfants lui rendre visite ? Arrêter de travailler, regarder ses petits-enfants grandir, se laisser vivre enfin ? Le monde est cruel. Quand ce n'est pas la vie qui sépare les familles, c'est la mort.

Et maintenant où sont-ils ces petits ? S'il ne sont pas morts mitraillés comme le vieux, qui en aura pris soin ? Comment savoir ce qui se passe derrière les collines de l'autre rive ? Clémence prétend qu'ils ont été recueillis par des sœurs catholiques et qu'en Afrique on n'abandonne pas les enfants comme ça. Elle s'est soi-disant renseignée auprès d'un de ses fournisseurs là-bas, mais rien n'est moins sûr. C'est une commerçante, elle a l'habitude d'arranger joliment les choses pour fourguer sa

marchandise. Elle a peut-être inventé cette fable pour rassurer la vieille Léonie, qui se meurt à l'hôpital. D'ailleurs, si c'était vrai, pourquoi n'aurait-on pas de nouvelles ? Le garçon est assez grand pour expliquer d'où il vient et comment il s'appelle. Le problème, c'est qu'au Pays des Sages on n'aime pas les Hommes et qu'ils ne doivent pas faire beaucoup d'efforts pour rechercher la famille. Quant à joindre Alida en Suisse, Clémence dit qu'elle a essayé plusieurs fois, que ça ne répond pas, mais qu'il ne faut jamais désespérer.

Tout ça n'explique pas pourquoi on a tué Von Kaenel. Si ce n'est pas une bande de voleurs d'enfants ou de trafiquants de rognons, qui a pu faire ça et pourquoi ne l'a-t-on pas liquidé à Kaboulo ? Le cousin Florent a évidemment sa petite idée là-dessus. Il dit que c'était trop difficile parce que l'homme était protégé par les militaires et par la police. Est-ce que le général Abel ne logeait pas dans sa villa ? Et tous ces officiers, ces hommes d'affaires, ces diplomates qui fréquentaient son restaurant, est-ce qu'ils ne le protégeaient pas aussi ? Ceux qui voulaient sa peau ont dû attendre qu'il sorte de son trou.

— Ils ne pouvaient pas savoir qu'il passerait le pont ce jour-là.

— Si, justement ! ils savaient ! s'exclame Florent comme s'il venait de gagner une partie de dames. Une attaque à la mitrailleuse, ça ne s'improvise pas. Quelqu'un les aura tuyautés. Un travail de professionnels. Ha !

Ce genre de choses ne fait pas rire Ildefonse. Toute la méchanceté du monde est là. L'idée que

des inconnus puissent décider en secret du sort d'un homme est proprement terrifiante. Qui sait si un tueur n'est pas tapi là, dans l'obscurité au détour du chemin, pour l'égorger lui, à peine il sera sorti de la cantine à Dédé? Quelqu'un qui aurait condamné Ildefonse à ne jamais revoir la lumière du jour, à ne plus connaître de la vie que cette dernière minute atroce où la victime paralysée découvre sa mort dans le regard de l'assassin. Ça donne envie de ne plus ressortir de chez Dédé. Et pourquoi on le tuerait lui? Parce qu'il aurait dû sa place à la faveur de l'ancien préfet? Parce qu'il aurait refusé de laisser un inconnu passer à la barrière ou parce qu'on l'aurait confondu avec un autre? Ildefonse, qui n'a jamais été fort en calcul, a parfois la sensation angoissante d'être entouré de calculateurs qui l'espionnent, le déshabillent, le trompent, à commencer par cette diablesse d'Émilie, qui se relève la nuit pour lui faire les poches et calculer le nombre de bières qu'il a bues d'après la monnaie qui reste. Seulement Von Kaenel, lui, était plutôt du genre prévoyant, comment avait-il pu se laisser piéger?

— Une erreur. Personne ne peut penser à tout. Il faut croire que c'était son heure de régler l'addition.

Florent veut toujours avoir le dernier mot. Il aime les proverbes, les formules, ces phrases qui disent en même temps tout et le contraire de tout. Une habitude de journaliste sans doute, et on peut le comprendre. Ces gens-là font un métier dangereux. À Kaboulo, on en a déjà tué pour un simple mot de travers. Ildefonse est lui-même trop timide et trop réservé pour en vouloir à son cousin de rester

prudent, mais il est persuadé qu'il lui cache des choses, des choses qu'il serait peut-être bon de savoir pour éviter de se prendre une balle entre les deux yeux. Hélas! chaque fois qu'Ildefonse en revient à ce qui le tarabuste dans la mort du vieux Blanc ou dans la disparition des enfants d'Alida, Florent s'en tire par des pirouettes et des jeux de mots. Il dit que Von Kaenel savait quelque chose sur le massacre de Kilimangolo et qu'on l'a éliminé pour qu'il se taise. Et tout de suite après, il fait remarquer que quantité de gens à Kaboulo savent quelque chose là-dessus sans se faire dessouder pour autant. Il dit que c'est la faute aux politiques, mais que les militaires ne sont pas loin et qu'il ne faudrait pas non plus négliger les compagnies minières et les contrebandiers... Il dit que les réseaux de trafiquants d'organes sont incroyablement compliqués, mais que cela ne prouve rien. Il prétend qu'il faudrait une commission d'enquête internationale, mais c'est pour ajouter aussitôt, d'un air désabusé, que de toute façon on ne saura jamais la vérité parce que, la vérité, il n'y a que les morts qui la connaissent. Dieu tout-puissant! On se demande d'ailleurs comment un juge belge pourrait démêler cet écheveau quand le commandant de la région militaire a promis de mettre aux fers tous les étrangers qui viendraient fouiner par ici.

On ne sait pas combien de gens ont été tués à Kilimangolo, abattus, brûlés, découpés en morceaux... Peut-être que la vérité est encore pire que le silence. On peut seulement être sûr que, s'il y a des rescapés, ils doivent être fous de terreur et n'avoir plus envie de parler à un être humain quel

qu'il soit. On a vu des gens tuer pour des terres, pour du bétail, pour de l'argent, mais tuer la population de tout un village, ça sert à quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? On a vu des brigands tirer sur des braves gens quand ceux-ci font mine de résister, mais ce n'est pas une raison pour les exterminer jusqu'au dernier. Il doit y avoir un plan là-derrrière. D'ailleurs, on ne sait même pas si le village a été pillé par les auteurs du massacre ou par ceux qui l'ont découvert et se sont servis comme des vautours. Et si c'était uniquement pour voler, qu'est-ce qu'il y avait de si précieux là-bas ? Cela fait longtemps qu'on ne produisait plus de café ni de bananes à Kilimangolo. Les paysans étaient partis. C'était juste un village de contrebandiers, de trafiquants à la petite semaine, des gens que personne ne connaissait à Kaboulo, qui étaient venus de l'Ouest à la faveur de la ruée vers l'or et qui avaient échoué là parce qu'on ne trouvait plus la moindre pépite dans les ruisseaux. Alors quoi ? Une bagarre, une vengeance ? Contre des femmes et des enfants ? Cela dépasse l'imagination. Et s'il s'agissait juste de chasser les habitants pour faire place nette, il aurait suffi d'en tuer un ou deux, les autres se seraient enfuis sans broncher.

Florent a peut-être raison : la seule explication, c'est qu'on ne voulait pas de survivants, pas de témoins. Mais qu'est-ce que ces pauvres gens avaient vu dans ce désert qu'ils n'auraient pas dû ? Une soucoupe volante ? une armée secrète ? des conspirateurs ? des étrangers ? Ildefonse se souvient que les jours qui ont suivi la nouvelle du massacre ont été terribles à Kaboulo. Personne ne

comprenait rien. On s'était remis à avoir peur de tout, comme à l'époque de la guerre civile chez les Sages, comme pendant la ruée vers l'or. D'abord, tout le monde s'était caché. On enterrait des provisions, on dormait chez le voisin. Certains étaient partis en brousse. Les autres n'osaient plus bouger. Les rues étaient désertes, les magasins fermés. La radio diffusait de la musique légère et des interviews du préfet qui déclarait que tout allait bien, qu'il fallait retourner au travail, mais dans les cours circulaient les rumeurs les plus folles. On racontait qu'on avait vu des soldats jeter leur uniforme et se carapater en caleçon, qu'on avait vidé les silos à grains et chargé les camions sur des barges, que des gens qui tentaient de passer le pont de fer avaient été tués, que les guérillas de la forêt allaient mettre la ville à feu et à sang, que l'armée du Pays des Sages était sur le pied de guerre, prête à envahir, que le général était mort et le préfet en fuite... C'était la panique. Ildefonse n'était pas allé à la barrière pendant trois jours.

Et puis, comme par enchantement, ça s'est calmé. On a appris que le général était vivant, que le préfet était toujours en place, qu'un avion avait atterri à l'aéroport. La police et l'armée faisaient circuler des jeeps avec des haut-parleurs pour dire aux gens que les marchés étaient ouverts, qu'il n'y avait pas de danger, que l'ordre et la paix régnaient dans la ville. Peu à peu, la vie a repris normalement, sauf pour ceux dont la maison avait été cambriolée. Mais la peur est restée dans les cœurs, alimentée par le doute, par l'ignorance. Une peur sournoise, qu'on essayait de cacher tant bien que mal, une peur sans

fin, sans rémission. Ces enfants brûlés, ces cadavres dans l'église, ces fosses communes... On avait beau ne pas connaître les victimes, cela rappelait trop de mauvais souvenirs à trop de gens et on se demandait si ce nouveau malheur insensé n'en annonçait pas d'autres. On tâchait de ne pas trop en parler. Dieu sait quels mauvais esprits rôdaient encore.

A-t-on jamais donné d'explication valable à un meurtre ? Que dire alors de cent meurtres ? La radio a parlé de crime contre l'humanité. On a promis l'ouverture d'une enquête internationale. Et puis plus rien. Les voyageurs qui avaient donné l'alerte se sont évanouis dans la nature. Les militaires se contentent d'escorter les convois sur la grand-route et d'interdire l'accès au village martyr. Qui aurait envie d'aller là-bas ? Les gens, le village, tout est mort. Mais personne ne peut oublier ça.

*

* *